musée de zoologie de Dresde, mais le quitta en 1825, pour occuper la même position à Berlin, dont il enrichit considérablement le Muséum par ses dons. On lui doit un magnifique ouvrage qui ne lui coûta pas moins de 200,000 fr.; c'est sa *Flore portugaise* (Berlin, 1809-1833, grand in-fol.), en français et en latin. Il a publié en outre la *Liste des plantes cultivées dans les jardins du comte d'Hoffmannsegg, à Dresde et à Rammenau* (Dresde, 1823).

HOFFMANNSEGGIE s. f. (o-fman-sé-ji ; *h* asp. — de *Hoffmannsegg*, sav. allem.). Bot. Genre de plantes, de la famille des légumineuses, tribu des cesalpiniées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique centrale.

HOFGEISMAR, ville de Prusse, province de Hesse, à 22 kilom. N. de Cassel ; 3,500 hab., dont un grand nombre de juifs. Fabrication et commerce de toiles. Cette ville, fondée au XIIe siècle, était autrefois une des principales places fortes de l'électorat de Mayence. A 2 kilom. au N., dans la vallée de Lempe, s'élève le château princier de Schoenberg, près duquel sont des bains d'eau minérale.

HOFHOUK, ville de l'Arabie centrale, ch.-l. de la province d'Hasa. Sa population, qui s'élevait au siècle dernier à 30,000 hab., est réduite aujourd'hui à 20,000. Elle se divise en trois quartiers : celui de Kôt (mot arabe qui signifie forteresse), où réside le gouverneur ; celui de Rifeyah, habité par les nobles et les anciennes familles ; enfin le Nathaar, qui contient les négociants et les pauvres ouvriers. La place publique, longue de 300 mètres sur 70 à 80 de large, forme le point de jonction des trois quartiers. Le *Kegseryah* (marché) commence à un bout de la place ; il affecte la forme d'une longue arcade voûtée, que terminent à chaque extrémité des pilastres massifs. Sur les côtés s'élèvent des boutiques destinées à la vente des marchandises précieuses, telles que : armes, tissus, broderies, bijoux d'or et d'argent. Sur la place s'élèvent une multitude de petites échoppes pour la vente des légumes, du bois, des sauterelles salées et d'une foule d'autres objets. Le Rifeyah, ou quartier de la noblesse, occupe une superficie considérable, et renferme d'assez jolies habitations. L'élégance de l'architecture de l'Hasa est due à l'emploi de l'arceau, qui donne aux constructions un caractère d'élégance inconnu dans les autres provinces de l'Arabie. Les murs, formés de briques et de pierres, sont revêtus d'un beau plâtre blanc, qui rappelle le *chunam* de l'Inde méridionale. Les moulures des portes et des fenêtres produisent un effet assez gracieux.

HOFLAND (BarbaraWREAKS, dame), femme de lettres anglaise, née à Sheffield en 1770, morte en 1844. Elle épousa en premières noces un gentilhomme appelé Hoole, qui la laissa veuve à vingt-huit ans, se trouvant à peu près sans fortune, elle chercha des ressources dans les lettres, publia, en 1805, un volume de vers qui eut beaucoup de succès, établit un pensionnat, et s'éprit, à trente-huit ans, du jeune peintre Christophe Hofland, qu'elle épousa et qu'elle suivit à Londres. Là, elle continua avec une ardeur nouvelle ses travaux littéraires, et composa environ soixante ouvrages, en Angleterre seulement, ont été vendus à plus de 300,000 exemplaires, et dont le succès n'a pas été moins grand en Amérique. Parmi ses écrits, remarqués en général pour la jeunesse, et où l'on trouve une grande puissance d'invention, nous citerons : la *Veuve de l'ecclésiastique* ; le *Fils du génie* (1812), qui eut plus de vingt éditions et fut traduit en plusieurs langues ; la *Czarine* ; les *Captifs dans l'Inde* ; *Beatrice* ; *Emilie* ; *Petits drames pour le peuple* ; *Contes du manoir* ; *l'Amant malheureux* ; la *Bretonne*, etc. Parmi les romans de Mme Hofland qui ont été traduits en français, nous citerons : *Hélène* (Paris, 1817) ; *Ludovico*, ou le *Fils d'un homme de génie*, traduit par la baronne de Montoliou (Paris, 1817) ; la *Jeune institutrice* ou les *Heureux effets de l'instruction*, traduit par A. Briant (Paris, 1827) ; la *Fille d'une femme de génie*, traduit par Mme Isabelle Pinelli (Paris, 1829) ; le *Jeune pâtissier*, ou *Voyage de Henri Delamère dans l'Inde*, traduit par Mlle Maccarthy (Paris, 1830) ; *Histoire de la veuve d'un marchand* (Paris, 1831) ; les *Jeunes Beaux* (Paris, 1832) ; le *Jeune voyageur dans le Nord* (1834) ; la *Famille anglaise*, ou l'*Union fait le bonheur* (1837), traduit, ainsi que les romans précédents, par M. Paquis.

HOFLAND (Thomas-Christophe), peintre anglais, mari de la précédente, né à Worksop en 1777, mort en 1843. Il étudia la peinture à Londres, s'adonna particulièrement au paysage, et se vit contraint, pour vivre, de donner des leçons de dessin et de faire des copies de tableaux. En 1808, il épousa Barbara Wreaks, dont les nombreux succès littéraires améliorèrent sa position pécuniaire. Les *Scènes de nuit*, qu'il exposa à Londres en 1812, eurent beaucoup de succès et fondèrent sa réputation. A partir de ce moment, Hofland exécuta de nombreux tableaux, qui furent très-recherchés, et où l'on trouve de la fraîcheur et du naturel joints à une certaine élévation de style et de pensées. A soixante-trois ans, il se rendit en Italie, d'où il rapporta un assez grand nombre de belles esquisses. Parmi ses meilleurs tableaux, nous citerons : *Vue du lac Windermere* ; *Une tempête sur la côte de Scarborough* ; des *Clairs de lune* ; *Richmond-Hill* ; *Jérusalem dans le temps de la crucifixion* ; de nombreuses *Vues* des lacs d'Ecosse, du pays de Galles, d'Islande, etc.

HOFMANN (Jean-Chrétien-Conrad), historien et théologien allemand, né à Nuremberg en 1810. Il étudia la théologie dans sa ville natale, visita les principales universités allemandes, afin de perfectionner ses connaissances, et fut appelé à professer la théologie et l'hébreu à l'université d'Erlangen (1833). En 1842, il alla occuper une chaire à Rostock ; mais, dès 1845, il alla reprendre son enseignement à Erlangen. Depuis 1848, Hofmann rédige avec Hoefling et Thomasius une revue intitulée : *Journal du protestantisme et de l'Eglise*. On lui doit quelques ouvrages très-estimés : *Histoire de la guerre des Cévennes* (Nordlingue, 1837) ; *Manuel d'histoire universelle* (Nordlingue, 1839, 2 vol.) ; la *Prophétie accomplie* (1841-1844, 2 vol.) ; la *Preuve de l'Ecriture* (1852) ; la *Mission dans le monde païen et parmi les israélites* (Nuremberg, 1856) ; *Défense d'une nouvelle manière d'enseigner la vérité* (Nordlingue, 1856) ; *Examen de la Bible et du Nouveau Testament* (1862), etc.

HOFMANN (Auguste-Guillaume), chimiste allemand, né à Giessen en 1816. Elève de l'illustre Liebig, il fut nommé, grâce à la recommandation de son maître, directeur du collége de chimie à Londres, et l'occupa ce poste jusqu'en 1864, époque où il obtint une chaire de chimie à l'université de Berlin. Ses travaux consistent principalement en mémoires insérés dans les *Transactions de la Société de chimie* et dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres. Nous citerons entre autres ses recherches sur l'indigo, qui ont beaucoup contribué à faire connaître exactement les curieux composés que forme cette substance, et ses expériences sur les composés de l'ammoniaque, dans lesquels, donnant plus d'extension aux travaux de Berzélius, de Liebig et de Wurtz, il est arrivé à trouver un grand nombre de composés nouveaux. On a en outre du docteur Hofmann une édition des *Eléments de chimie* de Fowne.

HOFMANNSWALDAU (Chrétien-Hofmann DE), poète allemand, né à Breslau en 1618, mort en 1679. Après avoir voyagé en France, en Angleterre et en Italie, il revint dans sa ville natale, où il fut élu, avant l'âge légal, membre du sénat, corps dont il devint par la suite président. Ses concitoyens le chargèrent de diverses missions, particulièrement à Vienne, et il reçut le titre de conseiller impérial. Hofmannswaldau a composé des odes, des épigrammes, des épithalames, des héroïdes, et fut considéré de son temps comme le réformateur de l'école poétique silésienne. Ses poésies ont été réunies et publiées sous le titre de *Héroïdes ingénieuses et autres poésies magnifiques* (Breslau, 1673, in-8°). Elles ont été fréquemment réimprimées. Neukirch en a donné une édition de ses *Œuvres* (Leipzig, 1695-1727, 7 vol.).

HOFRA ou **HOPHRA**, roi égyptien, appelé **Ouarphé** par la version des *Septante*, et **Ephrée** par la *Vulgate*. D'après Jablonski (Opuse. I, 444), ce mot est pour *Ouéphrê*, qui signifie prêtre du soleil. Après la destruction de Jérusalem en 586, il permit à un grand nombre de Juifs d'entrer dans son royaume (*Jérémie*, XLIV, 30). Ce Hophra est évidemment le même roi que celui qu'Hérodote et Diodore de Sicile appellent *Vaphrès* et *Aprias*. Il était le fils et le successeur de Psammétis (*Hois*, 8), et, il soutint une guerre heureuse contre les Phéniciens ; mais, ayant été battu par les Cyrénéens, une insurrection éclata parmi les Egyptiens, et Amasis, qui commandait la révolte, lui enleva la couronne. Plus tard, il fut mis à mort par le peuple (*Jérémie*, XLIV, 30).

HOFSTADE, bourg et commune de Belgique, province de la Flandre orientale, arrond. et à 9 kilom. S. de Termonde, sur la Dendre ; 1,130 hab. Filatures de lin ; fabriques de toiles.

HOFWYL, vaste domaine de Suisse, dans le canton et à 9 kilom. S.-E. de Berne, à quelque distance de la route de Zurich à Soleure. Cette belle terre, jadis ignorée, devint tout à coup célèbre par les travaux agronomiques et les établissements d'éducation qu'y fonda Emmanuel de Fellenberg en 1799. V. l'article suivant.

Hofwyl (INSTITUT D'), grand établissement d'instruction, dans le canton de Berne, fondé en 1799 par M. de Fellenberg. C'est à la fois un collége, une école normale, une colonie agricole et un asile pour les enfants pauvres. Le collége, ou institut scientifique, ne reçoit guère, à cause du prix élevé de la pension, que des jeunes gens de grandes familles suisses, allemandes, françaises ou anglaises ; l'instruction y comprend les hautes études : grec, latin, langues vivantes, mathématiques. L'école normale est destinée à former des instituteurs pour la Suisse ; elle a été ouverte en 1809. L'école intermédiaire, ouverte spécialement pour les fils de commerçants, industriels et agriculteurs suisses, est la plus florissante. Les élèves y reçoivent l'instruction élémentaire et toutes les connaissances nécessaires à l'exploitation d'un établissement rural ou manufacturier. Enfin l'asile reçoit ses élèves dans la classe la plus pauvre, dont elle recueille gratuitement les enfants, en exigeant qu'ils lui restent jusqu'à l'âge de vingt et un ans ; l'instruction élémentaire est unie, dans cette classe, à l'apprentissage des métiers manuels. La colonie d'Hofwyl se suffit à elle-même ; elle produit, récolte et met en consommation tout ce qu'il faut pour la consommation annuelle. Douze maîtres de corps d'état dirigent les ateliers ; boucheries, boulangeries, forges, selleries, cordonneries fonctionnent activement et font face aux besoins de l'établissement, en même temps qu'elles servent à l'apprentissage des élèves. Cet institut philanthropique a rendu et rend encore les plus grands services.

HOGAN (John), statuaire anglais, né à Tallow (Irlande), mort à Dublin en 1858. Les œuvres de ce maître se sont fait remarquer tout d'abord par une originalité poussée parfois jusqu'à l'étrangeté. La Société des arts de Tallow, mise à même d'apprécier quelques maquettes qu'il avait modelées tout enfant, lui donna des maîtres, et il débuta par quarante *Figures de saints*, sculptées sur la commande d'un célèbre amateur, le docteur Murphy. Quelques-unes furent exposées à Manchester et remarquées comme révélant plutôt l'instinct de l'art du statuaire que le savoir et le goût. L'artiste, généreusement remuneré par son bienfaiteur, alla se perfectionner en Italie (1823), et dès l'année suivante il envoya à Londres un *Jeune berger* (acheté par lord Grosvenor) qui fit grande sensation ; ce thème antique était traité d'une manière toute moderne, avec autant d'originalité que de grâce. *Eve trouvant une colombe morte* (1825) commença la réputation de ce marbre *philosophiques* de la Société royale de Londres. Nous citerons entre autres ses recherches sur l'indigo, qui ont beaucoup contribué à faire connaître exactement les curieux composés que forme cette substance, et ses expériences sur les composés de l'ammoniaque, dans lesquels, donnant plus d'extension aux travaux de Berzélius, de Liebig et de Wurtz, il est arrivé à trouver un grand nombre de composés nouveaux. On a en outre du docteur Hofmann une édition des *Eléments de chimie* de Fowne.

HOGARTH (George), littérateur et critique musical anglais, né en 1796, mort en 1870. Nommé secrétaire au bureau du sceau à Edimbourg, il le fut avec les principaux écrivains qui habitaient alors cette ville, notamment avec Walter Scott, se livra pendant ses loisirs à l'étude théorique des arts, et publia dans divers journaux de Londres des articles de critique musicale si remarquables qu'ils firent bientôt autorité. En 1830, Hogarth se rendit à Londres, à l'appel du directeur du *Morning Chronicle*, qui le chargea de faire dans ce journal la critique des théâtres dramatiques et lyriques. A partir de cette époque, il publia dans un grand nombre de journaux des articles sur des études remarquables par l'agrément du style et par une verve humoristique et mordante, qui rappelle souvent les spirituelles caricatures de son célèbre homonyme. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire, biographie et critique musicales* (1836) ; *Souvenirs de la tragédie lyrique* (1839), livre très-estimé, réparti en deux parties, la première dédiée sous le titre de *Souvenirs de l'Opéra* à Meyerbeer, la seconde, *Italie, France, Allemagne et Angleterre* (1840, 2 vol.), parues en 1840, il publia le *Conservateur*, journal politique très-intéressant recherché pour la collection de plusieurs années contient les articles de fond, les *Séries de type*, fondé par son gendre Charles Dickens.

HOGENDORP (Jean-Gérard-Maximilien, comte DE), homme d'Etat hollandais, né à Delft en 1762, mort à La Haye en 1834. Il entra en 1773, dans le corps des cadets, à Berlin, devint, bientôt après, page du prince de Prusse, fit partie de la guerre de la succession de Bavière, servit, en 1782, en Hollande, où il entra comme officier dans la garde du stathouder Guillaume V, fit, en 1783, un voyage au Cap, revint en Europe, et, de retour dans sa patrie, il avait à peine terminé ses cours de droit à l'université de Leyde, où il se fit recevoir docteur. Lors des troubles qui éclaterent, en 1785, dans les Provinces-Unies, Charles de Hogendorp se signala par son attachement à la maison d'Orange ; aussi, après la rétablissement du stathoudérat par le roi de Prusse (1787), fut-il nommé grand bailli de Rotterdam, poste qu'il occupa jusqu'à la conquête de la Hollande par les Français (1795). Inébranlablement attaché au pouvoir déchu, Hogendorp refusa en vain d'accepter un emploi quelconque dans les divers gouvernements qui se succédèrent en Hollande jusqu'en 1814. En 1795, il tenta, mais vainement, de fonder une colonie au Cap de Bonne-Espérance. De retour en Europe, il travailla sans relâche à préparer le rétablissement de la maison d'Orange. Lorsque la puissance de Napoléon fut ébranlée par la désastreuse campagne de Russie, Hogendorp forma, avec quelques amis, un gouvernement provisoire qui appela les orangistes aux armes. A peine installé sur le trône, le prince d'Orange, nommé président de la commission chargée de rédiger un nouveau projet de constitution, ministre des affaires étrangères, comte, vice-président du conseil d'Etat et commandant en chef de l'armée, Hogendorp, alla se mettre sur les rangs, et, le 16 décembre 1813, il fit preuve, dans ce dernier combat, d'un courage remarquable. Après l'abdication de Napoléon, il se retira en Hollande ; mais, après un court séjour, il partit en congé pour l'Italie, à la fin de sa vie. Outre le recueil précité, on a de lui : *Mémoire du général Hogendorp, pour servir de réfutation des calomnies répandues contre lui pendant qu'il était gouverneur de Hambourg* (Amsterdam, 1814), écrit où il cherche à se laver de l'accusation d'avoir trahi la France ; *Coup d'œil sur le rapport de M. Davout* (1815), relatif aux mesures arbitraires qu'il a prises à Hambourg ; *Du système colonial de la France* ; *Vues sur le rapport de M. Mollien, ministre du trésor public* (1817) ; *Considérations sur le commerce de l'Inde* (1801, 2 vol. in-8°) ; *Mémoire sur la culture et le commerce dans l'île de Java* (1804, in-8°) ; *Considérations sur l'économie politique du royaume des Pays-Bas* (La Haye, 1818-1823, 10 vol. in-8°) ; *Lettres sur la prospérité publique, adressées à un Belge dans les années* 1829 *et* 1830 (Amsterdam, 1831, 2 vol. in-8°).

HOGENDORP (Gisbert-Charles, comte DE), homme politique hollandais, né dans le golfe de Finlande, à 45 kilom. S.-O. de Fredrikshamn, gouvernement de Wiborg, par 60° 8' de lat. N., et 240 37' de long. E. A la voir de loin, on dirait un de ces terres gigantesques dont les navigateurs parlent à leurs compagnons ensevelissaient leurs rois et leurs guerriers. Les montagnes y dressent partout leurs crêtes arides ou couvertes de sapins. L'une des plus hautes est le *Haukanon* (montagne de l'Aigle), dont le double pic est presque toujours couronné de nuages. Autour de l'île, une grève morne et dévastée, et, à ses deux extrémités, deux petits villages : *Pohja-Kulla* (village du Nord), *Launa-Kulla* (village du Midi). On compte à Hogland environ 700 habitants, presque tous parlent le finnois et l'esthonien, et professent la religion luthérienne. Inaccessibles aux révolutions qui agitent le monde, ils vivent calmes et paisibles au milieu de leurs flots, pêchant le phoque et le *stramming* (sorte de petit hareng), dont ils font à la fois leur nourriture et un objet de commerce. Un pasteur, résidant à Pohja-Kulla, leur donne les soins religieux ; un *Kanaman* (maire) juge leurs différends, et les administre au nom du gouvernement russe, dont ils relèvent depuis 1710. Comme l'île possède un phare, ce gouvernement y entretient, pour le garder, quelques soldats de marine, sous les ordres d'un capitaine.

Il serait difficile de rencontrer un pays plus richement doté par la nature, sous le rapport minéralogique, que l'île de Hogland. Le porphyre y occupe, du nord au sud, une longueur de 3 kilomètres de 8 kilom. et une largeur de 2 kilom. Le reste du sol est composé de granit, de gneiss, de spath calcaire, de diorite, et de roches où se combinent ces divers éléments. Les nuances du porphyre varient du jaune au vert et au rouge. On le trouve en couches horizontales et profondes et en blocs épars sur le rivage. Les Hoglandais s'en servent pour les fondations de leurs maisons.

L'île de Hogland est célèbre dans l'histoire du Nord par une grande bataille navale, qui y fut livrée, le 17 juin 1788, entre les Suédois et les Russes, bataille dans laquelle chaque parti eut des pertes énormes.

HOGNER v. n. ou intr. (o-gné ; *h* asp.; *gn* mll. — probablement du germanique : ancien haut allemand *hoyunga*, plaisanterie, moquerie, dérision ; de *hôhôn*, *huohôn*, se moquer, railler, tourner en dérision, insulter ; peut-être aussi est-ce une onomatopée du cri que l'on pousse généralement pour injurier quelqu'un, allemand *hohn*, etc. V. HONNIR. Les deux vers suivants :

Je leur monstrerai sans hoigne
De quel poisant sont mes doigtz.
(*Chanson historique.*)

montrent qu'on disait autrefois *hogne*, *hoigne*, dans le sens de plaisanterie). Pop. Murmurer, grogner, se plaindre entre ses dents. Il En parlant d'un chien, Gronder.

HOGUE (la), promontoire de France, formant l'extrémité N.-O. de la presqu'île du Cotentin, au N.-O. de Valogne (Manche), par 49° 43' de lat. N., et 40 17' de long. O. Ce cap porte aussi le nom de cap de La Hague. Le phare de La Hogue, qui se dresse sur un écueil nommé le Gros-du-Raz, a 18 milles de portée et 50 mètres d'élévation. Bâti sur un flot étroit, il est séparé de la côte par un courant rapide. Les abords en sont très-difficiles. L'enceinte circulaire qui lui sert de base occupe à peu près tout le rocher sur lequel il s'appuie. Dans les temps clairs, du sommet de la colonne, on aperçoit toutes les îles anglo-françaises.

HOGUE (LA) ou **HOUGUE** (LA), hameau de France (Manche), commune de Saint-Waast, arrond. et à 9 kilom. de Valognes. Place de guerre, quartier maritime du sous-arrond. de Cherbourg. Le port est protégé par les forts des îles Tatihou à l'E., Saint-Marcouf au S.-E. et par celui de La Hougue que défend une jetée de 600 mètres, et qui a été construite en 1822, au S. du port. C'est à La Hogue que fut livré, en 1692, le funeste combat naval qui porta un si terrible à la marine française.

Hogue (BATAILLE DE LA). Louis XIV, ayant vu échouer l'expédition qu'il avait dirigée sur l'Irlande pour le rétablissement de Jacques II, résolut de frapper l'Angleterre en face et au cœur, et il prépara un armement formidable, destiné à favoriser une descente chez cette éternelle ennemie de la France. Il comptait non-seulement sur le nombre et la force de ses vaisseaux, mais aussi sur le revirement d'opinion qui semblait se prononcer en Angleterre contre le roi Guillaume. Beaucoup de personnages éminents, entre autres le fameux Marlborough, avaient ouvertement relations secrètes avec Jacques II ; ce prince comptait surtout des intelligences dans la flotte anglaise, qu'il avait longtemps commandée avant de monter sur le trône ; il n'est point à vous, lui répondit Pontchartrain, à discuter les ordres du roi, c'est à vous de les exécuter et d'entrer dans la Manche ; mandez-moi si vous voulez le faire, sinon le roi commettra à votre place quelqu'un plus obéissant et moins circonspect que vous. » Voilà sur quel ton insolent un ministre ignorant commandait au plus grand homme de mer qu'ait produit la France ; mais ce n'est encore là qu'un faible échantillon de son urbanité administrative. Tourville s'était plaint que la poudre était mauvaise et ne portait pas le boulet, un commis du bureau de la marine lui répondit « que s'il trouvait que la poudre ne portoit pas assez loin, il n'avoit qu'à s'approcher plus près des ennemis. » Ici, de grossière s'allie à l'incapacité et à la morgue bureaucratique. Tourville mit à la mer avec trente-sept vaisseaux seulement, au lieu de soixante-dix-huit qu'on lui avait promis. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés, que Louis XIV reçut l'avis que le complot jacobite était éventé, que Marlborough, ainsi que plusieurs autres personnes considérables, étaient arrêtés, et que les flottes anglaise et hollandaise avaient opéré leur jonction. Il donna aussitôt l'ordre d'expédier huit ou dix corvettes dans toutes les directions, afin de prévenir Tourville qu'il eût à se rabattre sur Ouessant, pour y attendre les autres escadres. Malheureusement, aucune de ces corvettes ne réussit à le rencontrer ; il s'avançait alors sur le cap de Barfleur, et, le 29 mai 1692, au point du jour, entre ce cap et celui de La Hogue, il se trouva en présence de la flotte alliée, la plus puissante qui eût jamais paru sur les mers. Elle se composait de près de cent vaisseaux, dont soixante-dix-huit au-dessus de soixante-trois vaisseaux et quatre mille canons ; les Hollandais, trente-six vaisseaux et deux mille six cent quatorze canons ; les équipages s'élevaient au chiffre de 42,000 hommes. A cet effectif formidable, Tourville, rejoint par sept vaisseaux de l'escadre de Rochefort, ne pouvait opposer que quarante-quatre vaisseaux, trois mille cent quatorze canons et un peu moins de 20,000 hommes d'équipage.

« Tourville assembla le conseil de guerre à son bord. Tous les officiers généraux furent d'avis d'éviter la bataille. Tourville exhiba l'ordre du roi. Chacun se tut, et, peu de moments après, la flotte française se laissait porter à toutes voiles sur l'immense masse ennemie, qui semblait devoir l'engloutir au premier choc. Les alliés n'en pouvaient croire leurs yeux.

» Les deux flottes étaient, suivant la coutume, partagées en trois escadres. Chacune des escadres de la flotte anglo-batave passemait aujourd'hui pour une grande flotte. Chaque escadre était subdivisée en trois divisions. Tourville, avec son corps de bataille, poussa droit à l'amiral Russel, qui commandait le centre des alliés. Les deux amiraux restèrent quelque temps en présence, à portée de mousquet, sans tirer, dans un silence solennel ; puis, un vaisseau de l'escadre hollandaise, qui formait l'avant-garde ennemie, ayant ouvert la canonnade, on vit, en un instant, les deux lignes tout entières en arrêtes en feu. La bataille s'engagea d'une manière terrible, surtout au centre. Les Anglais, qui avaient la trente et un vaisseaux contre seize, s'attachèrent avec fureur au pavillon amiral de France, et Tourville eut à soutenir le feu de cinq ou six vaisseaux à la fois. Pendant ce temps, l'arrière-garde anglaise, commandée par le vice-amiral Ashby, coupait la division Panetier, qui tenait l'extrémité de l'arrière-garde française, et tournait le reste de cette arrière-garde. Cette française semblait perdue, vers La Hogue, quatre vers les côtes d'Angleterre, d'où ils rejoignirent Brest. S'il y avait eu un port militaire à La Hogue ou à Cherbourg, comme l'avaient voulu Colbert et Vauban, la flotte française restait sur sa gloire. » (H. Martin.)

La bataille de La Hogue n'en est pas moins une des plus glorieuses de celles qui enrichissent les annales de la France. Les anglais ne comptaient pas moins de 2,000 morts et 3,000 blessés. Les vaisseaux français, inégalement maltraités, ne purent faire route de concert, et se dispersèrent en différents ports de Bretagne et de Normandie. Ceux qui accompagnaient Tourville, pressés par l'ennemi, auquel la lenteur de leur marche ne leur permit pas de se dérober, se virent contraints de